

**Pourquoi je n'ai
jamais fait de
parkour**

(Ceci est un texte politique)

Introduction à la philosophie du Parkour, librement contre-inspiré par le texte homonyme de Parkour Uk.¹

Ou, « pourquoi je n'ai jamais fait de Parkour »

I – Je ne suis pas un puriste

Je veux commencer d'emblée par un point important : Je ne suis pas un puriste. Quand j'ai commencé le Parkour, c'était une activité que je n'aimerais pas revoir maintenant. C'était excluant, viriliste, sexiste. Ça appelait à faire violence à son corps tout en prônant des discours de durabilité. Les didactiques étaient nulles et inefficaces, fondamentalement parce qu'il y avait l'idée qu'on apprend le parkour par la pratique et rien d'autre. Il y avait des courses aux hauteurs et aux distances et tout le monde y participaient, volontairement ou pas. La créativité était réduite à l'idée d'adaptation et écrasée par une logique d'efficacité qui ne laissait qu'une place marginale à la découverte et l'exploration.

Alors oui il y avait de bons côtés auxquels je me suis beaucoup attaché et dont j'en parle parfois avec nostalgie. Les communautés très ouvertes, la possibilité de tracer et de faire héberger dans **toutes** les grandes villes, l'aspect quête de sens, personnel, quasi art martial de la pratique. Le partage formidable

1 En vrai le texte à rien à voir avec celui de Pk-Uk. Simplement c'est après la lecture de ce texte que, sous un accès de ras-le-bol, j'ai décidé d'écrire mon propre truc. Parce que j'en peux plus des textes qui se veulent philosophiques à propos du parkour et qui ne font que présenter son histoire et balancer des généralités dépolitisées.

qu'on pouvait avoir, à s'échanger des astuces et se montrer des nouveaux mouvements. Les jams improvisées où on se demandait comment la moitié des gens avaient fait pour être au courant tout autant qu'on se demandait comment l'autre moitié avait fait pour ne pas l'être. Globalement, l'aspect communautaire hyper fort malgré qu'on ne se connaissait pas les un·e·s les autres.

Mais moi, ce qui m'a particulièrement attiré dans le parkour, ce qui m'a attaché, m'a tenu, a guidé et donné des sens, pas toujours compatibles, à ma pratique, c'est le potentiel de l'activité. Ce qu'elle pouvait devenir.

Et elle n'est pas devenue ce qu'elle aurait pu devenir. Et c'est pour ça que je questionne, que je râle, que je débats, que je m'énerve parfois, que je critique et que malgré que ça me mette à contre-courant du Parkour tel qu'il est maintenant, je continue à être le relou du coin.

Je n'ai jamais fais de parkour parce que j'ai fais ce que j'aurais voulu que devienne le parkour et ce n'est pas ce qu'il est devenu.

II – Les promesses du parkour

Oui bon mais c'étaient quoi ces éléments propres au parkour qui lui donnaient du potentiel ?

Moi je dirais que la philosophie du parkour quand je l'ai commencé avait deux gros points forts. Ses aspects concrets et ses aspects symboliques.

Par aspect concret j'entends tout ce discours (et ses conséquences dans la pratique) qui appelait à « se préparer » à des situations concrètes, ou à requestionner nos pratiques aux regards de ces situations. Il y avait une idée fondamentale de sens à la pratique, inspiré du « *être fort pour être utile* » de Georges Hébert, qui avait le potentiel d'aller plus loin, de concrétiser cette petite doctrine militariste en quelque chose qui s'appliquait (ou s'appliquerait) à nos vies à tous·tes. Mais non, finalement, sous couvert de mémoire et de lui rendre la parentalité d'une pratique qui n'appartient à personne, on est revenu à Hébert et sa doctrine, qui n'est plus exprimée que pour raconter le passé.

Pour ce qui est des aspects symboliques, le parkour se proposait sans arriver à le dire vraiment de renverser de nombreux codes. Déjà vis-à-vis de l'espace urbain. Le parkour est arrivé à peu près au moment où le skate s'est fait refouler jusqu'aux confins des skate parcs. À mes yeux il se posait sans trop le savoir peut-être comme une suite directe de l'acte de réappropriation de l'espace² qu'avaient entrepris de nombreuses générations précédentes avec le skate ou le bmx. Symboliquement le parkour représentait aux yeux de ceux qui le pratiquaient une activité sérieuse, respectable, parce que dangereuse mais maîtrisée (la

2 Par réappropriation j'entends le fait de considérer que les gens ont été dépossédés des espaces publics à travers des règles, des mœurs et des architectures, perturbant ainsi leurs fonctions utilitaires et sociales, mais qu'il est possible de récupérer légitimement ces espaces en trouvant de nouvelles manières, collectives et créatives, de les utiliser.

notion de sport extrême était vachement mise en avant par la communauté de l'époque, ce qui n'était pas sans déplaire aux vieux retraités qui nous incendiaient depuis leurs balcons), mais surtout qui se pratiquait partout, sans cadres, sans règles, sans leurs lois à la con et leurs contraintes auxquelles on avait jamais vraiment eu voix au chapitre.

Symboliquement, le parkour, c'était un truc de jeunes délinquant·e·s qui refusaient de faire comme tout le monde et n'avaient pas honte de le montrer.

Avec l'officialisation du parkour cette symbolique a évolué vers des questions d'intimités et de respects, des questions de spectabilité et de rentabilité. Mais j'en parlerais plus bas.

Quoi qu'il en soit, les aspects symboliques ne se composaient pas que de la réappropriation de l'espace urbain et du conflit avec ses règles. Il y avait aussi le rapport à soi, le rapport aux autres, le rapport à toutes les règles et le rapport au sport. Autant de chemins prometteurs qui se sont, excusez-moi de le dire, considérablement cassés la gueule.

Niveau rapport à soi, le parkour se présentait comme une activité qui se fait pour soi et par soi-même. Même si clairement on était beaucoup à être attiré·e·s dans un premier temps par les côtés spectaculaires et par les réussites des autres, dès qu'on expérimentait le fait de poser nos propres objectifs, nos propres défis, et de les accomplir, là on touchait autre chose. Y avait l'idée que la comparaison avec les autres ne faisait pas sens, que seul comptait être meilleur que soi-même, et surtout être capable de faire ce qu'on veut faire. Dans mon souvenir souvent on désamorçait les remarques du type *« oh j'suis frustré j'aime pas mes mouvements, ils sont moches, j'aimerais être fluide comme untel ou que ça paraisse facile comme ça »* par une idée un peu bateau : *« on s'en fou vu que t'es capable de le faire le moov ? Tant que tu arrives à aller où tu veux et à passer les obstacles, c'est déjà énorme ? »*. Et en fait cette remarque elle appelait aussi

à prendre du recul sur sa pratique, sur son chemin propre, à observer qu'on était capable de mille fois plus de choses que quand on a commencé, que quand on a commencé on pensait pas aller si loin. Maintenant c'est la norme de se plaindre de pas être satisfait·e de ses mouvements, comme si personne n'arrivait à atteindre THE bonne façon de bouger mais que tout le monde était solidaire dans cette impuissance.

Du coup évidemment niveau rapport aux autres ont évacuait presque complètement les rivalités et les compétitions. Oh certes il y avait les challenges et une certaine ascendance de la part de ceux qui pratiquaient depuis plus longtemps. Mais en fait on s'en foutait puisqu'on allait tous et toutes atteindre probablement un jour un niveau de ouf, qui n'avait rien à voir avec de là où on partait. Être compétitif et se comparer c'était même presque honteux, ça impliquait qu'on bougeait pas pour nous et qu'on avait pas saisi ce qui se cachait derrière le parkour. Les autres, c'était des camarades de jeux, des camarades de délires, de défis, de découvertes. Au-delà de l'horizontalité qui a du mal à survivre maintenant, il y avait un truc subtil. Quand on voyait quelqu'un bouger avec plus d'aisance ou de performances, on se sentait pas frustré et nul, on se sentait débutant. Avec des choses à découvrir et comprendre. Et un peu frustré, faut le dire. Mais pas tant parce que **cette** personne était forte. Plus parce que nous on était *pas encore* capable. Et du coup y avait vraiment une culture d'aller voir cette personne et lui demander des conseils, des astuces, ou simplement bouger avec. Y avait assez peu d'iconisation, sauf des « anciens ». Bien sûr y avait des gens dont on parlait plus que d'autres, mais surtout pour leurs personnalités, leurs croyances ou leurs conseils plus que leurs performances.

Et puis y avait un aspect collectif dans la pratique. D'ailleurs ça s'exprimait beaucoup au travers de l'aisance avec laquelle on pouvait faire des liens entre pratiquant·e·s, voyager de ville en ville comme je mentionnais plus haut. Après je dis tout ça mais

j'dois avouer que moi l'aspect rapport aux autres je l'ai vécu que sporadiquement. J'ai beaucoup commencé tout seul. J'ai juste senti à quel point à ce moment-là on avait inventé (ou ré-inventé, j'm'en fou) une manière de faire collectif autour d'une passion. C'était d'ailleurs une sacrée preuve d'ouverture à mes yeux, qu'une personne aussi solitaire et anxieuse socialement que moi puisse se sentir à ce point solidaire et incluse non pas dans l'activité mais dans la communauté des gens qui la pratique.

Le rapport au sport ensuite. En fait, le parkour, c'était pas un sport. Au-delà même des définitions, juste on pouvait en faire quand on voulait, sans profs, sans encadrants, sans matos, sans licence, sans argent, sans codes imposés, que des codes choisis, et sans compétition. En fait, on existait de manière sportive, on expérimentait et vivaient des choses avec nos corps sans avoir à rentrer dans les dynamiques qu'imposaient les autres sports. D'ailleurs à l'époque il y avait tout un délire autour du fait de pas s'échauffer. Parce que « si un jour t'es en situation d'urgence tu pourras pas t'échauffer ». Bon, c'était pas malin. Mais on **pouvait**. C'est ça le truc le plus fou, le plus prometteur, avec le plus de potentiel peut être ; on pouvait inventer **nos** manières de faire **notre** activité. **Notre** activité. C'était la nôtre. Pas celle d'une fédération. Pas celle des JO. Pas celle de nos parents, de la société ou de la loi. C'était à nous et on en faisait ce qu'on voulait, ensemble ou tout·e seul·e.

Venait alors le rapport aux lois et aux règles. Et ça, pour casser, refuser, jongler avec, ignorer ou saccager les règles, on le faisait... Les grues, les jardins privés, les toits, les chantiers, les souterrains, les forêts, collectivement on avait tout fait, et on s'échangeait les tuyaux. On avait juste le souci de rester discret, parce-qu'on savait qu'à trop faire de bruits on finirait par plus y arriver, à faire tout ça. Le parkour, c'était à la fois s'autoriser nous à faire des trucs qu'on nous interdisait depuis tout petit mais aussi et surtout refuser des règles qui nous semblaient manquer de sens.

D'où ça te dérange que je marche sur un banc ? Une barrière ? Ton toit encore, j'peux comprendre, mais tu m'as pas vu sur ton toit alors tu sais pas que j'y étais. Mais la barrière ? Le poteau ? Qu'est-ce que ça va changer à la vie de qui que ce soit, mit à part la mienne, que mon pied entre en contact avec cette matière morte et inerte ?

Mais au-delà du flou de légalité autour de la pratique, il y avait aussi ce refus de règles mille fois rabâchées partout ailleurs. S'assurer quand on monte en hauteur ou ne pas marcher sur les bords des trottoirs. Ou encore, ne pas faire de l'équilibre sur les ponts ou ne pas sauter dans les marches d'escalier. Mais plus que refuser ces règles, on a proposé je crois d'en faire des points forts, des choses que nous on maîtrise. On a proposé d'opposer au danger et aux discours moralisateurs ou alarmistes de la maîtrise, de la réflexion, et des démonstrations de contrôle et de conscience. Le parkour ça faisait pas que refuser des règles ou des codes, ça les déconstruisait en proposant des alternatives au monde vers lequel ces mêmes règles nous forçaient initialement à tendre.

J'espère que déjà ce rapide scan des éléments prometteurs du parkour à l'époque vous aura convaincu que vraiment le parkour était une activité pas comme les autres avec moyens d'en faire quelque chose de fort qui dépassait de très loin nos individualités propres.

III – Promesses non tenues

Mais du coup c'est devenu quoi ?

J'vais pas faire une présentation exhaustive de ce qu'est le parkour maintenant. Y a mille choses à dire et j'vais d'ailleurs pas pouvoir aborder tout ce que j'aurais aimé ~~critiquer~~ discuter. Par contre je vais garder comme fil conducteur ces éléments « prometteurs » dont j'ai parlé juste avant. Parce que c'est eux qui m'ont accroché donc autant m'étaler dessus.

Du coup concrètement ça en est où des aspects concrets ? Et bien le parkour est devenu le Parkour. Un sport, avec des compétitions, avec une renommée internationale, qu'on présente aux JO. Concrètement, le parkour c'est devenu une activité physique codifiée et réglementée, bien que ces codes et ces règles varient et continuent à évoluer. C'est devenu un truc auquel les parents peuvent inscrire leurs enfants ou que les quarantenaires peuvent faire pour se maintenir en forme et réduire leurs risques de blessures. Ne vous y trompez pas, je ne suis pas mécontent que l'activité se soit ouverte à plus que les gorilles viriloactifs qu'il y avait au début. Mais ce que je regrette c'est que le parkour n'a plus de concret qui lui est propre³. Concrètement tout le monde peut y trouver son compte, comme on peut trouver son compte dans le yoga, l'escalade ou le judo. Le parkour, en devenant un sport, s'est privé d'avoir des applications concrètes rien qu'à lui, parce que ces potentielles applications font tache dans un sport. Il a cessé d'avoir le potentiel de devenir un outil précis pour quelque chose de précis, il est devenu une fin en soit*, ou à la rigueur un moyen parmi tant d'autres d'arriver à une fin égocentrée mais pas

3 Exemples de concrets propres à d'autres sports : la natation donne des compétences utiles quand tu vis et/ou bosses sur l'eau. Le vélo est carrément un moyen de déplacement. Le self-défense apporte autant des techniques de protection qu'une meilleure santé mentale en redonnant confiance et courage.

propre au parkour ; se challenger, être en forme, draguer, performer, sociabiliser, etc.

Alors bien sûr ça continue à avoir des applications utiles, vaguement de temps en temps. Combien de pratiquant·e·s sont fier·e·s de raconter qu’iels ont sauvé un chat d’un arbre ou débloqué un appart de l’intérieur ? Mais plus grand monde ne pratique le parkour avec comme direction concrète d’aller vers de l’utile⁴.

Et puis le fait que ce soit devenu un sport a d’autres conséquences. Par exemple, les sports, ça se montre que dans deux cas ; les compétitions et les spectacles. En dehors on veut pas les voir, surtout dans l’espace public. C’est honteux parce que c’est intime. Et si c’est intime, c’est ridicule. Le parkour pratiqué dans la rue par des tout petits groupes ou seul c’est devenu ridicule, des « jeux pour enfants » qui devraient se faire en salle de gym (oh les salles de gym... j’ai tant à dire dessus, je vais me retenir) ou sur insta à la rigueur.

Je suis passé un peu vite sur pourquoi moi j’ai une lecture comme quoi le sport c’est privé et intime et qu’il faut pas le montrer. Donc j vais détailler un peu plus : comme dis plus haut, il n’y a pas de raisons acceptables de faire du sport, si ce n’est soit de l’utilité publique à travers les compétitions et les spectacles (dans ces cas on **donne** quelque chose à la personne qui regarde, on est là presque pour elle, pour la divertir), soit l’utilité qu’on peut en tirer nous et qui est très personnelle. La quête de soi, le rapport au corps, le challenge, etc.... bref, le sport en tant que développement personnel. Sauf que ça c’est personnel le développement personnel ! C’est intime au sens où c’est quelque chose qui t’es réservé et les randoms dans la rue ont pas envie de te voir interagir avec toi même. Normalement (les fameux codes qu’on avait réussi à éloigner) le sport quand c’est pas fait de

4 *Et c’est le cas de la plupart des sports. Et c’est justement pour ça que le fait qu’une activité devienne un sport dénature à mes yeux le pouvoir utilitaire de ces activités. Les exemples dans la note précédente ne font pas exceptions.*

manière professionnelle, c'est une lubie, une passion intime qui se fait dans des lieux dédiés, à l'abri des regards de ceux qui veulent pas nous voir suer, douter, pleurer, réussir, rire, se blesser, se dépasser, abandonner. Si iels avaient voulu nous voir au quotidien et prendre part emphatiquement à notre chemin personnel, iels se seraient abonnés à notre insta, auraient liké, commenté, partagé.

Concrètement, le parkour c'est devenu un sport qui tend de plus en plus à rentrer dans le rang, à s'assagir et à s'isoler, à rester dans une niche que les pratiquant·e·s eulleux même ont créé. Un post formidable datant de ***2013*** du blog **Traces** à propos des parkour-parcs parle de tout ça bien mieux que moi. Je vous invite à aller le lire : *Parkour-Parcs ou Parkour, il faut choisir*⁵

Mais attendez, c'est pas fini. Là je me suis attardé sur l'aspect intime de ce qu'est concrètement devenu le parkour. Mais il reste le concret des compétitions et des spectacles. Il reste le m'a-tu-vu des réseaux sociaux et le mythe de la réussite. Il reste que le parkour c'est aussi devenu un moyen de réussir dans la vie, un plan de carrière, une manière de « vivre de sa passion ». Concrètement, par un savant mélange d'institutionnalisation à travers les associations, de codification de la réussite par les réseaux sociaux YouTube puis insta ainsi que leurs sponsors, de marchandising sale où tout le monde se copie, et d'appropriation par la FIG, le chase tag et les compétitions on en est venu à normaliser l'idée que non seulement vivre du parkour c'est possible (ce qui n'est vrai que pour une ridicule petite quantité de gens en réalité) mais qu'en plus c'est bien, c'est souhaitable. Je parlais tout à l'heure de fin en soi ; pour une part non négligeable des pratiquant·e·s le parkour a pour fin en soi maintenant de faire de l'argent. Et quel est le facteur non seulement obligatoire mais en plus directionnel de cette entrée d'argent ? La performance. Que ce soit performer en dépassant les limites et les records

5 <https://traces.info/archive/parkour-literally/parkour-parks-ou-parkour-il-faut-choisir/>

physiques de l'activité, ou performer dans la créativité et l'artistique. Les gens qui réussissent à concrétiser ce mythe idéalisé de la parkour-life passent leur temps à produire, publier, commenter, performer.

Et une autre conséquence concrète de cette réalité spectaculairo-compétitive c'est que le parkour maintenant c'est aussi regarder des vidéos sur son téléphone. Là où YouTube à l'époque servait d'outil pour fédérer et communiquer afin d'aller **vers** du partage et des jams collectives, maintenant c'est une part intégrante de l'activité. Si YouTube a eu une place primordiale au début du Parkour comme outil de communication et de rencontre entre les pratiquant·e·s, lui et son descendant direct Insta, sont maintenant une scène incontournable sur laquelle se montrer ou se tenir informer de ce « qu'est le parkour ». Faire du parkour c'est aussi devenu être abonné aux Storrer et à Dom et à toutes les stars et en parler entre nous comme si ce qu'iels faisaient était non seulement accessible, mais désirable et désiré. (Mais bon là je m'attaque à une critique qui peut être faite à presque tous les sports et qui peut toucher des aspects beaucoup plus vastes de nos sociétés. Oups.)

Et du coup sur ses aspects symboliques c'est devenu quoi le parkour ? Niveau rapport à soi, on l'a dit, on est passé du dev-perso intense et privé ou sur du spectaculaire capitaliste. Mais avec ce passage on est entré dans l'ère de la comparaison et du fait de non plus bouger pour soi par rapport à soi, mais pour soi par rapport aux autres. Soit pour montrer, réussir, être célèbre, même à l'échelle de juste sa ville, soit pour reproduire, réussir, se sentir en adéquation avec des standards qu'on se projette inconsciemment (et même de plus en plus consciemment!), construits à partir de ce qu'on voit sur les vidéos. « *Oui j'y arrive mais j'aimerais y arriver comme ce type-là, celui qui passe son temps à s'entraîner et à chercher des plans caméra qui optimisent à fond l'esthétique de son mouvement* »...

On est arrivé vers des usines à frustrations. Bien sûr, comme je l'ai dit plus haut, c'est pas qu'avant il y avait pas de frustration quand on sa propre pratique. C'est plutôt que la frustration était de nature différente, et beaucoup plus rare aussi faut dire. C'était frustrant de pas **réussir** quelque chose. Mais la quantité d'échecs elle dépendait surtout des challenges qu'on se posait soi-même donc si on voulait pratiquer sans se frustrer c'était possible, en visant des challenges à notre mesure. Et ça voulait pas dire qu'on pratiquait moins ou qu'on était faible ou qu'on progressait, mais bien qu'on savait doser NOTRE entraînement à la hauteur de NOS besoins et envies. On savait, pour la plupart, créer les conditions de notre épanouissement et notre joie.

Maintenant la frustration elle vient du fait qu'on se sent toujours un peu (beaucoup parfois) incompetent parce que pas capable de faire ce qu'on voit sur les réseaux et impuissant parce qu'on se dit que pour y arriver il faudrait qu'on s'entraîne plus, qu'on fasse du renfo, qu'on travaille plus le flow, etc. Avant c'était une frustration de gamin·e·s pressé·e·s, un mélange d'excitation et d'impatience. Maintenant c'est une frustration teintée de culpabilité et de sentiment d'impuissance, et donc d'injustice. Il y a eu un glissement subtil où on est passé de **questionner** les autres à **s'inspirer des autres**, puis à **vouloir** s'inspirer des autres puis à vouloir **faire** comme les autres. On est passé d'une quête personnelle où les autres pouvaient apporter des conseils ou remarques à du développement personnel où les autres représentent les exemples d'aboutissements de ce développement.

Des exemples de fin en soi.⁶

- 6 *Je reprécise ici au cas où c'est pas clair la différence que je fais entre dev-perso et quête personnelle : une quête personnelle va dans la direction qu'on veut, de la manière qu'on veut. Elle peut viser à nous rendre meilleurs que nous même, à devenir riche ou détruire le monde, peu importe. Le développement perso lui vise exclusivement à nous faire devenir une version meilleure de nous. Et ce meilleur, et les manières de l'atteindre, sont, dans les dev-perso, souvent construits ou imposés par des éléments de références extérieurs. En management par exemple, le dev*

On s'est éloigné à mes yeux de la chance qu'on avait de pouvoir pratiquer une activité où on fixait nos propres critères de réussites, nos propres attentes. Maintenant on se place en tant que « je » dans la grande échelle des pratiquant·e·s du monde. Au mieux on cherche *notre* manière de bouger. Un truc qui se démarque, qui nous donne le sentiment d'être un peu compétent parce qu'on se traîne plus comme un·e débutant·e. Moi quand j'ai commencé j'avais l'impression que les gens cherchaient 'juste' à bouger.

Du coup ça fait une super transition pour le rapport aux autres. Si le rapport aux autres est devenu comparatif, alors sans grande surprise il est devenu compétitif et source de frustrations, de déceptions, de violences, d'idéalisations, de starifications⁷, de sentiment de supériorité, de mégalomanie, bref, d'isolement.

Oui, d'isolement. Moi j'en suis à là dans ma lecture de où en est le parkour symboliquement avec le

rapport aux autres. Il isole. Oh bien sûr si tu as ton crew ou tes potes et que vous allez en session, t'as toujours un truc qui ressemble à du partage et du soutien. T'as toujours ce groupe derrière le coin de ta tête qui te regarde bouger, t'encourage, te donne son avis. T'as toujours des commentaires sur tes mouvements, des blagues sur ta perf, sur ce que ça dit de toi. Moi j'appelle ça de la pression sociale. Et ça aussi ça isole.

En session quand tu viens seul·e, ou avec des gens mais avec qui tu vas pas vraiment faire crew, bah tu bouges mollement. Soit t'as de la chance et tu trouves un défis qui te parle, où tu peux tenter de reproduire le moov de la dernière vidéo de untel. Ou

perso c'est ça : « C'est à vous de vous tailler une place, de savoir quand il est temps de changer de trajectoire, et de rester engagé et productif pendant une vie de travail qui dure une cinquantaine d'années » (Drucker, 1999). Ici le meilleur de nous c'est le nous qui est engagé·e et productif·ve. Et dans le parkour, c'est quoi ?

7 Au cas où c'est pas clair : la stratification c'est ici le fait de transformer une personne en une star en mettant l'accent sur des éléments qui lui sont propres, ses performances, son esthétique, ses idées, etc...

alors tu peux reproduire ce mouvement que t'aime bien et que t'as fait mille fois et que tu trouves stylé comme ça peut être si on te regarde on te trouvera un peu stylé aussi. Et donc tu t'isoles. Soit tu cherches vaguement quelqu'un qui bouge comme toi et vous faites ça ensemble, pas pour vraiment partager mais parce qu'au moins vous vous jugerez pas trop fort sur votre capacité à faire comme tout le monde. Et si t'as de la chance vous finirez par partager un truc drôle, ou un défis stimulant, ou un truc surprenant que t'avais pas envisagé, entre vous, isolés à deux/trois/quatre.

Le rapport aux autres est devenu un paradoxe, à la fois une source de jugements et de frustration, mais aussi un besoin qu'on comprend pas bien et qui tourne autour du fait qu'on a besoin de cette autre personne pour progresser et se faire valider dans sa progression. Il est fini le temps où il y avait un sentiment de corps commun, de collectif auquel appartient l'activité. Il est fini le temps où le parkour proposait une manière alternative d'interagir avec autrui, de construire ensemble quelque chose. L'autre maintenant c'est une source de pression ou de reconnaissance. Ou les deux.

Bref, j pense je commence à frôler le monologue lourd et subjectif qui vortex autour de l'anxiété sociale. J vais passer à la suite.

QUOI QUE, ce serait dommage de passer à côté du fait qu'avec les superbes dynamiques d'hébergements et « d'after session » qu'on avait avant, ça nous donnait l'occasion de se rencontrer, de tisser des liens, et surtout de **parler** de parkour, de réfléchir à nos pratiques et de confronter nos réflexions, de faire émerger et de construire collectivement des idées, des approches, de prendre du recul pour considérer nos chemins respectifs, d'en tirer de la force, du mérite, un sentiment de satisfaction. C'était à ces occasions-là qu'on pouvait se dire « ouais mais t'sais, peut être t'arrives pas à faire ta planche sans les coudes, mais en fait t'as vu y a un mois tu le montais pas ce mur. T'as progressé de ouf

l'ami·e ». C'était à ces occasions-là qu'on pouvait, plus encore que partager des trucs, combattre ensemble les pressions à la perf et se soutenir dans nos moments difficiles. Se montrer un soutien et une vulnérabilité qui allaient au-delà de *'ah toi aussi tu te sens nul en parkour ? Ouais j'comprends, moi aussi. Mais bon, c'est comme ça pour tout le monde'*.

Bon c'est aussi dans ces moments-là qu'il y en a qui faisaient des concours de bites mais, hey, j'ai heureusement réussi à esquiver ces milieux trop virilistes moi, j'suis content.

La promesse non tenue d'après c'est celle des symboliques du parkour par rapport au sport ! Bon bah euh ça je l'ai dit quand je parlais de ses aspects concrets, maintenant le parkour c'est un sport et ça se normalise. Le terme de sport extrême disparaît même petit à petit sous l'intention de plus en plus grande des assos de montrer que c'est une activité sécurisée et douce, kids-friendly. Et en devenant un sport le parkour a empêché toutes ses autres symboliques possibles non sportives d'exister. Y compris les symboliques artistiques qui se sont juste principalement faites intégrer au sport. C'est un sport « artistique », « esthétique », mais c'est un sport. Maintenant y a plus le choix, quand on nous demande ce qu'on fait dans la rue, on répond par réflexe *« du sport, madame dont je ne sais rien mais qui m'exige une réponse »*. On entend plus des réponses genre *« bah je saute sur des trottoirs parce que je peux le faire et que sinon je m'ennuie, ça vous dérange ? »*.

Et puis vu que c'est un sport, c'est plus **notre** activité. C'est dirigé par des codes qu'on choisit pas, y a des évidences pour tous·tes les pratiquant·e·s qu'on a pas choisis nous même. Et surtout c'est plus une activité sur laquelle on peut influencer des choses à notre échelle, par nous même, à moins d'être célèbre. Maintenant que c'est un sport, faut légalement se faire assurer. Et les assurances elles donnent des limites légales. Genre faut pas que les adhérent·e·s pratiquent à une hauteur supérieure à 2,5

mètres (de mémoire c'est une condition à l'UFOLEP pour exemple). Maintenant que c'est un sport, faut connaître les célébrités, savoir faire tel, tel et tel mouvement, faut aller à la salle ou à l'entraînement tous les trois jours, faut faire du renfo chez soi, faut écouter les profs et les anciens, faut connaître la roulade et pas mettre les coudes sur la planche, faut pas faire de bruit en atterrissant et attendre son tour pour regarder le saut célèbre du spot pour lequel la moitié des gens sont venus à la jam aujourd'hui. Faut essayer les murs et poncer les bancs, mettre des palettes sur les rebords de toits et écarter les graviers de la course d'élan. Parce que l'important c'est faire faire faire. Parce que dans le sport on performe. Parce que dans le sport on se demande quand performer, parfois (souvent) comment performer, rarement pourquoi on performe, presque jamais qu'est-ce qu'on veut performer et absolument jamais qu'est ce qu'on peut faire d'autre que performer. Parce qu'on est dans du développement perso ou dans un travail.

Le sport ça fait aussi qu'il y a des profs et des élèves. Ou des coachs et des « jeunes », c pareil. J'aurais pu en parler dans les symboliques du rapport aux autres et du rapport à soi, mais c'est dans la symbolique du sport que je trouve que ça prend toute son ampleur. Parce que la symbolique sportive du parkour donne le droit à des encadrant·e·s de dire à des débutant·e·s ce qui est mieux ou moins bien⁸, ce qui est important, ce qu'ils doivent faire. Du coup ça créé du mérite, de la honte, de la comparaison dès le début de la pratique avec les gens qui arrivent à faire ce qui

8 On pourrait me dire que c'est l'expérience qui donne la légitimité à offrir des cadres sécurisants pour les débutant·e·s. Sauf que des blessures il y en a tout autant et surtout avant que les relations profs/élèves arrivent, les gens avec de l'expérience étaient les premiers à dire « chacun son chemin ». Faut pas renverser la cause-conséquence ; c'est le statut de prof qui amène à penser qu'on sait ce qui est bon pour quelqu'un, pas l'inverse. C'est la hiérarchie entre les personnes qui donnent à l'une d'entre elles le sentiment qu'elle peut dire aux autres ce qui est mieux. Quand il y avait pas de hiérarchie, les personnes qui savaient mieux ou pratiquaient plus s'autorisaient à donner des conseils, pas à dire quoi faire.

est demandé et toi pas. Et puis surtout, c'est presque devenu impossible pour un·e débutant·e de commencer seul·e ou de choisir par quoi iel veut commencer. Les débutant·e·s sont dépossédé·e·s de leur pouvoir de création et de décision dans leurs pratiques, dans leurs critères et leurs choix. L'aspect sportif, institutionnel, cadré, prive passivement des pratiquant·e·s de la possibilité et, donc à force, de la compétence de prendre en main leur activité. Je me souviens mal. Mais il me semble que l'histoire du mot « parkour » incluait l'idée que l'activité s'appelait comme ça parce que la personne qui fait du parkour trace son parcours de vie et décide du parcours qu'iel trace physiquement dans l'espace. Clairement on y est plus.

Enfin, le fait que la pratique soit devenue un sport ça a amené quelque chose de plus complexe encore à traiter ; les questions d'inclusivités. C'est un gros morceau, j'vais avoir du mal à en parler, surtout que ça me concerne peu, mais j'vais essayer quand même parce que ça me semble **primordial**. À mes yeux, mes yeux, lorsque les sports tentent de se rendre inclusifs, ils tombent tous dans le même piège ; chercher à ce que les personnes excluent activement ou passivement par le sport puissent *s'approcher* de la pratique perçue comme "*normale*" du sport. Y a l'idée de pousser ces personnes vers le sport, de les inciter à essayer, de leur montrer ce qui est fun ou pas, de leur proposer des manières de faire "*aussi bien*", ou "*autant*" que les "*vrai·e·s*" athlètes. Les gens qui pensent l'inclusivité sportive se cassent la tête à trouver des moyens pour faire en sorte que ces personnes finissent par arriver à réaliser les mêmes techniques que les pratiquant·e·s régulier·e·s, les mêmes mouvements, les mêmes perfs. Avec l'idée que de toute façon elles y arriveront pas, ces personnes incluses, vu qu'elles sont plus « faible », ou plus « flemmardes », ou plus « compliquées », ou plus « maladroite », ou « disproportionnées », bref, y a toujours un truc qui explique que les personnes ayant besoin d'inclusivité sont moins performantes, et c'est toujours plus ou moins leur faute.

Et quand on arrive vraiment pas s'approcher des techniques et des performances des pratiquant·e·s « normaux » (aka les normes mecs cis valides⁹ la plupart du temps) bah on invente une version alternative du sport, juste pour ces personnes. Du coup on est constamment sur un paradoxe : pousser des personnes qui sont d'ordinaire exclues à performer comme celles qui le sont pas tout en considérant qu'elles y arriveront pas vraiment parce que de toute façon elles ont été exclues pour des raisons qu'on continue à cultiver.

Bah le parkour ça n'a pas été différent. Par exemple, quand j'ai commencé le côté militariste et viriliste ça donnait pas trop envie aux meufs (bon à certaines si bien sûr, y a des exceptions. Et d'autres y voyaient d'autres aspects qui leur plaisaient). Mais les mecs eux y voulaient bien pousser les meufs à faire du parkour. Oh pas parce que c'était important que tout le monde puisse en faire attention. Mais parce que très tôt il y a eu le couple-goal du traceur et de la traceuse. Fallait des « filles » aux jams parce que c'était l'occasion de draguer en montrant ses perfs. Mais quand les questions d'inclusivité ont vraiment commencé à se poser, bah on est tombé dans le bingo sportif. Les mecs cis se sont transformés en profs¹⁰ et se sont donné pour mission de faire en sorte que les

9 Ribambelle de définitions selon le wikitionnaire (un poil modifié parce que je le peux) ;

Normie → Personne normale, ayant des croyances, des opinions, des goûts ou des centres d'intérêt communs et normatifs.

Mec → Personne de genre masculin sur un instant donné (ça veut pas dire que ça peut pas changer)

Cis → Personne épargnée par les violences liées au changement de catégorie de genre (parce que son genre correspond à celui qui lui a été attribué à la naissance)

Valide → Personne qui est apte à travailler, qui n'a pas de handicaps, qui est saine, vigoureuse, en bonne santé, qui est valable, qui a les conditions requises [un système de référence impersonnel] pour produire son effet

10 Exemple de la fameuse hiérarchie dont je parlais tout à l'heure qui s'est cristallisée autour des rapports de genre et qui a explosé avec l'apparition des statuts de profs.

meufs s'en sortent aussi bien que les mecs ! Pour ceux qui se donnaient la peine d'envisager les questions d'inclusivités comme plus que des histoires de quota du moins. Sauf que ça marchait pas ! Qui l'eût cru. Et c'est là qu'est arrivé le concept de « parkour de fille ». Attention, je parle pas ici des mouvements féministes de parkour, des questions de sessions entre femmes, etc. Je parle des discours qui construisent l'idée qu'il y a un parkour de meuf, plutôt esthétique, souple, doux, pas efficace mais joli, et un parkour de mec, efficace, fort, bruyant, fluide. Heureusement qu'il a des meufs qui se sont emparées du truc et qui sont sorties de ça... Mais l'empowerment des meufs ça a été très long dans le parkour et c'est LOIN d'être fini.

Sauf que les groupes à inclure c'est pas que les meufs. Y a aussi les personnes ayant des handicaps, moteurs, psychologiques et/ou neurologiques. Et là dessus le **parkour** en tant que sport il a pas encore fait grand-chose. Individuellement quelques personnes dans leurs clubs respectifs ont pensé des aménagements (donc encore une fois des solutions pour rendre accessible la norme), mais globalement y a pas eu trop de changements structurels pour ces personnes. Les handicaps visibles sont peu pris en compte, sauf si la personne qui les porte peut être mise en avant comme totem parce qu'elle performe « comme quelqu'un de « normal » ». J'ai en tête ces discours de « si cette personne elle arrive à faire des trucs aussi ouf alors qu'il lui manque une jambe, tout le monde peu faire du parkour ! » (Propos qui renforcent ainsi la frustration qu'on peut vivre à pas arriver à faire tel mouvement sur telle distance alors qu'un « demi-individu » y arrive, lui... (super le validisme¹¹ intériorisé). Et les personnes avec des handicaps invisibles ou plus discrets (TDAH, dyspraxies, autismes, etc.) bah y a tout simplement un refus de les voir, les entendre et de

11 *Validisme* → Oppression vécue par les personnes en situation de handicap physique ou mental parce que le monde est pensé et construit pour des personnes valides. Même nos valeurs et nos idées sont structurellement parfois excluantes ou violentes pour ces personnes.

considérer que les normes qui sont posées pendant les « cours » de parkour ne leur correspondent pas.

Bon attention faut pas me faire dire ce que j'ai pas dit. Je dis pas qu'avoir tenté de penser l'inclusivité dans le parkour c'était une mauvaise idée, loin de là, mais j pense qu'en ayant eu une réflexion dirigée par des raisonnements de type sportifs, institutionnels, y a juste eu une reproduction de la faible (mais pas nulle) efficacité des dynamiques d'inclusivité dans les sports. C'est plus dur encore pour les personnes en question de survivre et persister dans le parkour que pour le pratiquant « lambda » de parkour. Les questions de frustration et de besoin de trouver **son parkour, son sens** à la pratique, ses intérêts, ses raisons, sont d'autant plus fortes. Avec les bons côtés que ça apporte, mais surtout aussi les mauvais. Et ces mauvais côtés sont toujours mal pris en compte.

Et puis faut mettre tout ça en regard d'un petit dicton dans le parkour qui reste très en vogue de nos jours et qui dit que « *tout le monde peut faire du parkour* ». J me souviens d'un moment où un américain de 70 ans avait posté une vidéo de lui en train de sauter d'un carré à l'autre d'une échelle posée au sol en revendiquant sa pratique du parkour. On était fier de lui et du fait qu'il rendait visible ce petit dicton populaire qu'on se partageait entre nous, mecs cis valides de 20 piges. Sauf que cette promesse finalement, on l'a jamais tenu. On a rien fait pour que structurellement le parkour soit inclusif, parce qu'on est parti du principe qu'il l'était. Et quand on a fini par avouer que c'était pas le cas, bah c'était trop tard, on l'avait codifié. Et on s'est mis à tenter de rendre inclusifs ces codes.

Bref, reste alors le rapport symbolique aux règles, aux codes, aux lois. Évidemment, avec tout ce que j'ai déjà dit, vous aurez deviné qu'a mes yeux le rapport s'est éclaté au sol comme le visage de dom lors d'un de ses célèbres front-flips ratés.

Là où le parkour proposait de refuser les codes et de construire des alternatives et, finalement, de la subversivité¹², il a maintenant intégré nombre d'entre eux et s'est fait intégré par la loi, les organismes de régulation sportive et politique, et même les mœurs. Et comment ? Comme toujours avec les mécanismes d'appropriation et de gentrification¹³ : En choisissant les aspects les moins subversifs, les plus proches des normes déjà existantes, en les valorisant, les exacerbant, les subventionnant, les transformant au passage vers du plus normatif encore, pour écraser tous les autres aspects. Allant parfois même jusqu'à créer de la répression morale autour de certaines idées, en les dévalorisant, en les marginalisant, en les diabolisant.

Ce que certain·e·s ont vu comme des victoires (les parkour-parcs, les salles, les assurances, les contrats avec les municipalités, la démocratisation des manières d'apprendre, les financements, les compétitions, les affiliations, etc.) sont autant de moments forts de l'histoire du parkour où les pratiquant·e·s pour la plupart ont accepté de renoncer à certains pouvoirs, certaines possibilités, certaines habitudes et compétences au profits de confort, d'insertions dans la société et de reconnaissance. Bien sûr je dis pas, il y a eu localement des enjeux parfois importants à accéder à certaines de ces « victoires ». Mais dans l'ensemble on s'est fait grignoter des libertés sans trop réagir, au point où maintenant plus grand monde n'est capable de conceptualiser ce qu'on a perdu. (Ce qui est aussi de plus en plus mon cas, d'où mon besoin de plus en plus urgent de faire un coup de gueule).

12 *Subversivité* → Caractère de ce qui est de nature à perturber ou à renverser l'ordre social ou politique ou les idées communément admises.

13 *Gentrification* → Processus par lequel le profil sociologique et social d'un quartier ou d'une activité se transforme au profit d'une couche sociale supérieure, souvent en excluant les classes et une partie des idées d'origines.

IV – Les rêves morts-nées

Bon, et du coup, moi je voulais que ça devienne quoi le « parkour » ?

Déjà d'emblée je veux revendiquer une fois de plus que OUI je VEUX que le parkour aille dans une DIRECTION qui MOI me semble importante. N'en déplaise aux libéraux relous¹⁴ qui pensent qu'en rabâchant « *le parkour est à tout le monde* » alors personne ne s'en empare et que tout le monde peut faire ce qu'il veut. J'espère qu'arrivé à ce stade du texte vous percevez au moins intuitivement à quel point le parkour tel qu'il est maintenant OBLIGE des choses et rend infiniment complexes voir impossibles d'autres. À quel point certains choix et non choix de minorité de gens ont drastiquement changé le parkour pour TOUT LE MONDE. Et que bizarrement ce sont de ces personnes que proviennent le plus ces discours libéraux anti-critiques.

Du coup moi j'aurais voulu que concrètement le parkour serve. Qu'on puisse vouloir faire du parkour pour savoir se déplacer dans des zones complexes, parce qu'on travaille ou vie sur des toits, dans des forêts, des chantiers. Parce qu'on veut pouvoir atteindre des endroits, s'échapper de lieux violents ou dangereux, se doter d'outils pour se protéger ou se libérer. Qu'on puisse vouloir faire du parkour pour lutter, agir, construire, sortir de l'impuissance dans laquelle on se retrouve physiquement dans nos sociétés de mots et d'idées. J'aurais aimé que ces choses *concrètes* soient des raisons qui motivent à aller vers le parkour, et pas des loisirs ou des conséquences secondaires dans lesquels on tombe à force d'en faire. Évidemment si ça avait été le cas,

14 *C'est les gens qui prônent que pour que tout le monde puisse faire ce qu'ils veulent, il faut empêcher toutes les forces, idées ou pratiques qui veulent empêcher les gens d'accomplir ces envies. Par exemple si quelqu'un critique les décisions d'une autre personne, alors elle lui met un obstacle et intervient dans sa vie. Et ça pour les libéraux relous c'est pas bien.*

beaucoup moins de monde se serait mis au parkour. Parce que la proportion de la population qui a besoin de ces compétences concrètes est pas énorme. Mais elle existe et on les en a, je trouve, privé.

D'un point de vue symbolique, je voulais que le parkour détruise le monde. Que le parkour fasse carnage des codes, explose les normes, à travers ses subversivités, ses indépendances, ses libertés, sa sociabilité et son individualité.

Bon faut que je me calme.

Mais je tiens quand même à bien insister sur le fait que pour moi le parkour avait le potentiel de proposer un truc inédit et complètement, indubitablement, malléable du début à la fin par ses pratiquant·e·s. Un truc qui en plus avait le potentiel le plus important à mes yeux : un potentiel politique. À travers le parkour il y avait moyen d'agir sur des éléments importants de nos sociétés. L'espace public est un de ces éléments qui revient le plus dans nos discours, même encore maintenant. D'un point de vue anti-patriarcal par exemple, le sujet a pas mal été étudié ces dernières années, pour faire ressortir à quel point à la fois le parkour a le potentiel de permettre aux femmes de se réapproprier un environnement principalement perçu comme hostile et à la fois à quel point la pratique est pas inclusive pour elles. Mais j'en parle mal, allez vous renseigner si vous êtes pas au courant.¹⁵

Sauf que l'espace public n'est pas le seul aspect politique qui aurait pu être travaillé avec le parkour. À mes yeux on aurait pu agir sur les notions mêmes de partages, de communauté, de pratiques physiques, de loisir, d'enfance et de jeux, de mobilité, d'architecture, de santé mentale (si si, à travers les aspects de construction individuelle de ses défis/sa pratique), de validisme, de critères de beauté, de propriété privée, de sport, de conditions de vie et d'accès aux loisirs selon les classes sociales, et surtout

15 *Et prenez pas pour argent comptant mes petites notes en bas de page et les définitions que vous y avez trouvées, c'est hyper imprécis et orienté ce que j'ai écrit.*

sur le capitalisme et son besoin de posséder et contrôler nos activités et nos corps.

Je voulais d'un parkour qui nous apprend à vivre et nous exprimer par nous-mêmes et pour nous-mêmes, en étant totalement en contrôle à la fois individuellement et collectivement de nos références, critères, préférences, objectifs. Qu'on construise ensemble une activité où chacun·e n'a pas juste une « place », mais bien un moyen concret et efficace d'agir sur elle (l'activité) tout en y trouvant son compte. Qui nous aide à lutter contre la honte de son corps, le sentiment d'être mal dans sa peau, d'être faible, incapable, réduit·e. D'un parkour qui soit inclusif parce que tellement individuel dans sa manière d'être fait et appréhendé que le plus important c'est de trouver ce qu'on veut faire, comment, et pourquoi, sans que jamais rien dans la pratique du parkour on sa communauté nous pousse à aller dans une direction qui ne nous correspond pas. Un parkour « inclusif » parce qu'il n'est **pas excluant**. Parce que les pratiquant·e·s font ce qu'ils veulent, comme iels veulent, avec qui iels veulent, sans avoir de pressions ou de peur du jugement des autres, en visant des éléments qui leur font plaisir et qui mènent à de la satisfaction pure et épanouissante.

Je voulais d'un parkour qui nous relie, qui permette une communication non seulement à travers des mots, des idées, des valeurs communes, mais aussi à travers une compréhension et une empathie de mouvement, qui nous apprenne à comprendre les forces et les difficultés physiques des autres, qui nous apprenne à trouver dans ces particularités de l'esthétisme, de la beauté, de la saveur. Un parkour qui invite à un partage dénué de comparaisons et qui nous apprenne à partager plus que du mouvement, mais aussi un toit, un repas, des discussions, des objectifs, des rêves, des projets, de l'introspection, des sentiments. Un parkour qui nous aide à sortir de l'isolement, à se sentir intégré à un truc plus grand, qui nous fédère en nous représentant **tous·tes**.

Je voulais d'un parkour qui inspire les gens à repenser leurs activités physiques, à s'éloigner des logiques compétitives et monstratives, à s'éloigner des contrôles institutionnels et des carcans qu'ils imposent. Un parkour qui propose une alternative à la performance, à la réussite, à la manière même de penser le fait de **faire** du sport et les raisons qui nous y poussent.

Je voulais d'un parkour qui nous pousse à repenser les lois, à mettre fin à la propriété privée, à revoir les règles et les contraintes comme dépassées, à les transformer en des défis et des choix temporaires et sur lesquels tout le monde peut localement y redire quelque chose. Un parkour qui appelle à trouver du pouvoir autour de soi, à travers ses activités et ses choix, pour pouvoir exister à notre manière, à ne pas se laisser dicter nos conduites.

V – Oui, et alors ?

En vrai de vrai, j'avais pas tout ça en tête quand j'ai commencé le parkour. J'avais des intuitions, des sentiments, des trucs pas clairs mais qui étaient là. J'avais tout ça qui dormait et qui mijotait. Il a fallu plus de douze ans pour que ça émerge et que ça sorte, comme tout cuit à peine sorti du four.

Je crois que je rêvais beaucoup, et que le rêve ne s'étant pas réalisé, je rêve encore plus maintenant.

Et durant tout ce temps j'ai fais ce que moi je voulais être du parkour. Souvent tout seul. Parfois avec d'autres qui pensaient un peu comme moi.

Maintenant, je sais que ce parkour n'existera jamais. Et si j'ai écrit ici pourquoi à mes yeux je n'ai jamais fait de parkour, ce n'est pas pour me plaindre et demander à remonter dans le temps pour avoir une seconde chance.

C'est pour amener sur la table des discussions des visions qui, à mes yeux, n'ont jamais eu assez de place. C'est tenter de faire ressurgir, revivre, des élans qui se sont perdus. C'est imposer, avec tout l'imaginaire de lutte que ça demande, que le parkour, dans tous ses aspects, et pour tout le monde, redevienne **politique**, et forces de promesses. Parce que seul ou en petits groupes on peut pas changer le parkour tel qu'il est devenu mais qu'en ouvrant les discussions on peut espérer voir émerger de vrais mouvements collectifs pour concrétiser des idées mortes ou qui n'ont jamais pu voir le jour.

Parce que ceux qui ont voulu laisser faire tout le monde ont permis que certain·e·s soient noyées par la masse et disparaissent avec leurs idées. Et c'est pour moi le cœur du problème.

À quoi le parkour ressemblait quand j'ai commencé ?

Qu'est-il devenu ?

Qu'aurait-il pu devenir ?

Non seulement ce texte tente de répondre à ces questions mais vous invite vous, aussi, finalement, à vous les poser.

C'est un texte qui exprime des réflexions en constantes évolutions. J'ai déjà pris en compte de nombreux retours qui m'ont été faits, mais j'aurais toujours à cœur de discuter.

Si vous voulez faire un retour, approfondir des points de réflexions ou même juste proposer des illustrations pour ajouter au texte (soyons honnêtes, il en manque cruellement), n'hésitez pas à me contacter ici : ciel.flyer@pronton.me

Je vous encourage à vous aussi écrire des textes de ce genre, à propos du parkour. Il faut que les idées naissent et circulent. Et toutes méritent qu'on s'y attarde.